

Tout est paysage

Lucien Kroll

Numéro 69, hiver 1998

Paysages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46309ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kroll, L. (1998). Tout est paysage. *Inter*, (69), 20–23.

Tout est paysage

Lucien KROLL

Et tout paysage est un fait de civilisation, une mixture de naturel et de culturel, à la fois volontaire et spontané, ordonné et chaotique, chaud et froid, savant et banal. Comme toutes nos actions : les plus maîtrisées cachent une part d'ombre, les plus inconscientes, une part de rationnel et d'efficacité. L'équilibre est la civilisation : entre la sauvagerie et le militarisme et un peu des deux.

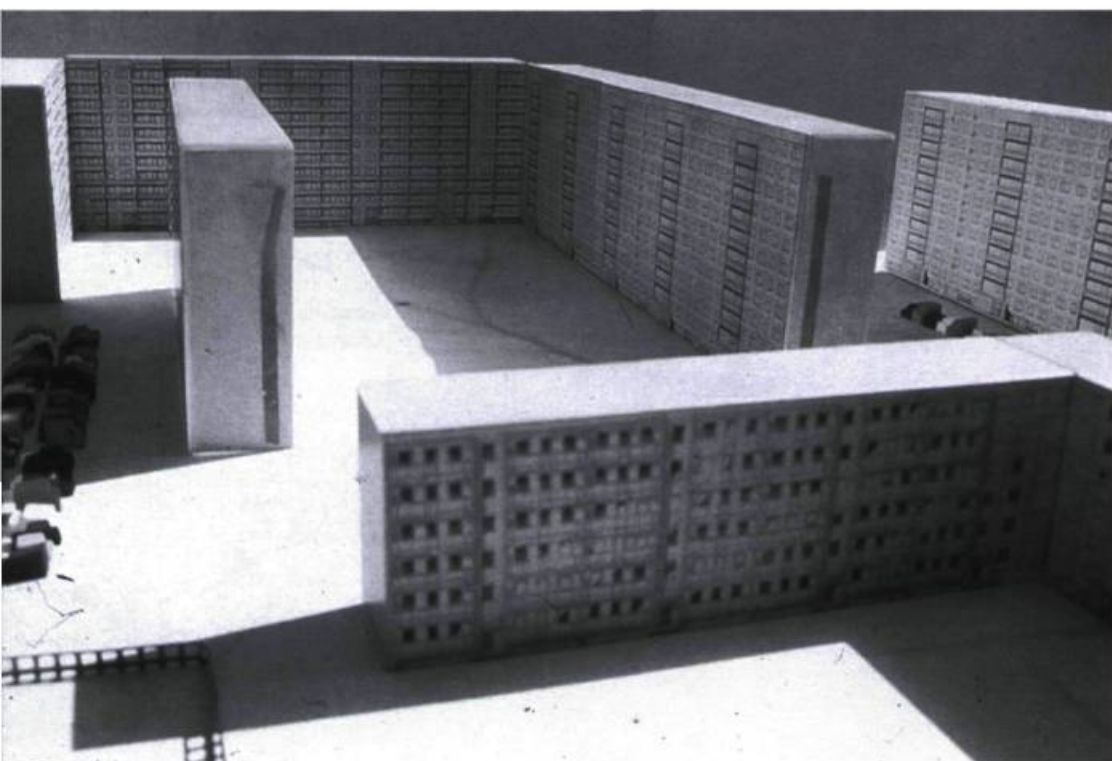
Je ne parle jamais d'architecture en soi (ce serait la besogne d'un médecin ou d'un comptable...), ni d'urbanisme (ce serait celle d'un industriel, d'un génie militaire ou d'un géomètre cadastral...). Toutes ces professions sont honorables mais peu « holistes » : le paysagisme, lui, est holiste et lorsque l'architecture s'y fonde, elle devient aussitôt outil de civilisation. Cette obstination « moderne » des auteurs de projets à maîtriser l'objet, à le stériliser, à lui dicter toutes les formes de son existence, définitivement, est le retour inavoué d'une nostalgie moyenâgeuse, pré-démocratique, anti(post)moderne, d'une logique de « terminé », de non-évolutive (alors que la vie...), au lieu de voir que « ça bouge », que ça croît, ça vit et ça meurt. Après une génération, aucun bâtiment ne reste utilisé suivant le schéma qui lui avait imposé jalousement ses formes, son usage et l'image de son architecture. On construit encore aujourd'hui en monolithe ou en « tout à jeter », rarement en mouvement et par fragments. Puisque ces architectures ne se sont rien prévu pour leurs remises à jour continues, elles se destinent à se taudifier dès le lendemain de leur inauguration. Elles supportent rarement de vieillir : avec l'âge, elles ressemblent à ces vieilles cocottes qui fourbissent l'image d'une jeunesse de plus

en plus pénible. Au contraire, certaines rides des visages de vieilles campagnardes sont des trésors de civilisation...

L'attitude de ces architectes est pseudo-rationnelle (la rationalité d'une partie seule n'est pas la rationalité du tout...). Elle est l'héritage du scientisme de notre siècle, qui devient aujourd'hui de plus en plus timide devant la formidable accélération des incertitudes scientifiques, qui ne donnent plus d'image cohérente du monde total mais décrivent une quantité de fragments apparemment autonomes et qui évoluent de façon inexplicable, chaotique. Elle est méchamment épaulée par les fondateurs (apparemment modernes) d'une réflexion sur l'informatique et sur sa méthodologie primaire et militaire. Par exemple, les récents manipulateurs du General Problem Solving (Herbert SIMON et Marvin MINSKI au MIT, etc.), tapis dans les procédures et les outillages numériques, ne font que prolonger brillamment le XIX^e siècle et s'installent en contradiction avec toute l'évolution contemporaine. Mais la méthode est commode pour la pensée mécanisée et fatiguée. Ils veulent analyser et détruire l'ensemble cohérent des gestes humains en fragments autonomes et les réorganiser mécaniquement, selon une logique primaire (binaire ?), sans plus leur permettre de s'influencer mutuellement, à l'infini. Ce progrès est une misérable taylorisation des décisions humaines — un « jeu de société » peut-être ?

On se rappelle que parallèlement à celui des établissements industriels, l'impact des sociétés charitables d'habitations sociales a été le plus efficace déracineur de populations européennes (et d'ailleurs !). La Modernité s'obstinait à résoudre rationnellement un problème irrationnel : celui de l'image et de l'émotion de l'habitat ! Cela se lit dans la déstructuration des paysages urbains de ces grands ensembles, légalement stérilisés. Aucune créativité n'y est permise : seuls le linge aux balcons et la décoration personnelle montrent la présence d'habitants sensibles et divers. C'est là une angoisse « moderne » du vulgaire, de l'hétérogène, de l'activité imprévue, non voulue, qui « ne va pas avec », alors que c'est seulement cette contradiction de formes (et d'action) qui commence à tisser un paysage urbain vivant et jamais en soi l'urbaniste.

Les espaces modernes sont une sorte d'abstraction : le modernisme a évité avec la plus grande angoisse tout espace qui pouvait « accueillir » des habitants, donc prendre une forme significative, aimable, invitante, creuse, semi-fermée, chaleureuse, diverse, etc. Il est absurde de voir des chercheurs analyser la qualité de l'espace public moderne : il n'y en a pas ou bien cet espace n'est pas moderne. Les espaces extérieurs sont toujours des « restes », soigneusement dénués de signification, sans relations mutuelles, dans un rapport de géométrie inhumaine (hors humain) : une distance de répulsion entre deux objets identiques répétés. Il n'est question que de « prospect » sauf que celui-ci est à l'origine une simple politesse urbaine. Même DARWIN a eu peu d'impact sur ces modernes : ils n'ont jamais supporté de prendre en compte l'évolution de leurs objets



section	réflexion
ville	
auteur(s)/situation	Lucien KROLL architecte urbaniste (Bruxelles)

dossier projet	inter	numéro 69
page	20	de 97

[Paul DELOUVRIER] grand « commis de l'État », il a été haut-commissaire en Algérie puis comme super-préfet de Région, il est devenu le responsable de la Région Parisienne et de son schéma directeur, et a planifié les Villes Nouvelles tout en se désintéressant des banlieues. [Sicco MANSHOLT] Il a été ministre de l'Agriculture aux Pays-Bas, puis il s'est illustré comme commissaire européen par les catastrophiques politiques agricoles européennes qui ont décimé la population des campagnes et ont imposé une agriculture intensive, agressive, et antiécologique. Sur le tard, il s'est repenti et s'est converti à l'écologie. [images] ©Lucien KROLL

[...] the modern anguish of the vulgar, the heterogeneous

à habiter : ont-ils jamais été sensibles à l'évolution des diverses espèces d'architectures et à la disparition des monstres antédiluviens (la publicité faite pour améliorer l'image des HLM françaises les montrait sous la forme étonnante d'un dinosaure avec des fenêtres dans la carapace : elle était très lucide...) ? Et, étonnamment, les paysagistes n'ont pas été plus sensibles : ceux-ci s'évertuent encore à concevoir un objet statique dont la seule évolution qu'ils lui tolèrent sera de prendre la forme qu'ils leur ont imposée puis d'y rester sagement sous peine de taille et de rabattement ! Mais quelle image sociale ! Il n'est donc pas étonnant d'observer comment, depuis un siècle, les conceptions des milieux habités sont restées obstinément étanches à la lente prise de conscience de l'écologie et à sa constitution progressive comme science du relationnel et comme pratique créative de paysage habité. Il aurait fallu que les conceptions écologiques de biocénose, de biotope, de climat, d'écosystème, de stratégie, de mouvement continu ou de solidarité universelle eussent été perçues simultanément par les techniciens de l'habitat : ceux-ci en sont restés à l'objet définitif, « en soi » ; on en mesure aujourd'hui les ravages.

La biodiversité, voilà bien une notion immédiatement applicable à l'urbanisme contemporain. La monoculture du maïs est identique à celle de l'habitat social. Et les remèdes le sont autant : on fait plus confiance à la brutalité de la chimie qu'à l'homéopathie, à la « remise aux normes » qu'à la coopération au développement des quartiers... L'appauvrissement du sol, l'industrie sans nuance, la désertification, les rendements mécaniques (et voilà qu'on modifie leurs gènes !) correspondent bien à l'ennui des banlieues homogènes, tandis que la richesse des cultures diversifiées correspond très directement à la mixité urbaine. On a pourtant le droit de regarder la ville comme un organisme « naturel », vivant, puisque le paysage naturel « européen » est partout fait par l'homme. Les paysages des « réserves naturelles » le sont tout autant puisque c'est encore l'homme qui a décidé de les protéger, par exception. La ville n'est jamais le pur produit d'administrateurs : un côté instinctif, corporel, physique, mythique, échappe totalement à l'administrateur-concepteur : parfois, ça flambe, ça pourrit, ça se fortifie lentement, ou bien les prix du marché s'envolent, l'insécurité grandit ou les condominiums se fortifient contre le milieu. Ce sont là des processus naturels : ils échappent tout à fait à l'administrateur. Même s'il veut les réguler comme on le fait pour des fleuves sauvages. Nous évoluons sans cesse entre les deux disciplines, entre l'artifice de la construction et l'évolution spontanée : parfois on survole les deux, simultanément !

Nous n'imaginons pourtant pas abandonner la ville à sa seule créativité naturelle, comme la tradition l'a pourtant bien montré pendant quelques millénaires, mais nous voulons cesser de croire que tout ne peut être qu'artifice ! C'est surtout lorsque cet artifice s'effondre qu'il devient indispensable de chercher ailleurs, dans des comportements plus « naturels », ou de laisser le désordre naturel agir en harmonie avec la programmation rationnelle (une aventure...). Il est malsain, au niveau de connaissance de toutes les disciplines contemporaines, de continuer à artificialiser de façon aussi exclusive ! Même si les responsables vivent dans une sorte d'autisme d'autorité conceptuelle qui les rend aveugles au point de ne pas apercevoir l'urgence de coopérer avec le chaos qui revient toujours au tournant.

On n'en a d'ailleurs jamais terminé : et les paysages vécus ? Sicco MANSCHOLT (dans sa première manière : il s'est « verdi » sur le tard) n'a pas encore été mis en examen judiciaire (pour crime de paix !), lui qui, dans les années soixante, arrachait partout les haies pour mécaniser l'agriculture européenne (les paysans chômeurs habitent désormais en ville) et pour industrialiser les paysages (ils avaient mis quelques siècles à se constituer en chefs-d'œuvre de l'humanité). Les terres ainsi gagnées en Normandie, par exemple, sont exactement celles que la même Europe contraint actuellement à geler en jachère...





Le paysage construit a souffert de mutations identiques : il a été violemment taylorisé, autant dans les villes que dans les campagnes (Paul DELOUVRIER n'a jamais été que le Siccò MANSCHOLT des villes). Le paysage est devenu une « chose ». Installer joliment des tours et des barres (des conteneurs à cas sociaux), comme on dresse une table ou, plutôt, comme on répartit un magasin de pièces de rechange, cela a été la vision humanitaire de trois quarts de siècle de progrès éclairé : aujourd'hui, il faut en démolir une

bonne partie et transformer profondément le reste pour plus d'argent qu'il n'en avait coûté pour les construire. Leur organisation a été d'ailleurs durement fortifiée : l'autorité gigantesque des sociétés propriétaires freine toute action que les habitants pourraient proposer sur leur habitat en vue de le reciviliser à leur image et à leur échelle. Le « populaire » a l'habitude de digérer les milieux les plus militaires : les murailles de la ville de Richelieu ont été lentement taraudées, percées et habitées (pourtant c'est encore un terrain

militaire), le Colisée a été longtemps habité, les arènes de Nîmes ou d'Arles aussi, comme le cimetière du Caire ! Mais aujourd'hui, tout est verrouillé à la fois dans les règles écrites et dans les mœurs des urbanismes bureaucratiques.

On peut imaginer l'aspect, dans un demi-siècle, de nos impeccables alignements, « nuancés » à la façon de la voie romaine qui traverse Aix-la-Chapelle et qui, à l'origine, rigide comme un Romain, s'est modelée lentement en larges sinuosités au cours des siècles... On peut même préparer les conditions (psychologiques, légales, culturelles, etc.) qui permettent (encouragent ?) à la « substance » urbaine spontanée de se mettre à recoloniser les espaces, poliment, amicalement, efficacement, mais dans un autre langage, avec une autre signification, en contrepoint. Lorsqu'un patient est bloqué, muet, inhibé, une pratique thérapeutique propose qu'un psychologue se place à deux pas de côté et derrière lui, et fasse les gestes et dise les paroles qui pourraient être ceux du patient ; après quelque temps, le patient l'imité et puis gagne le sentiment que c'est lui qui agit, et il finit par agir. Dans ces situations urbaines schizoïdes que nous connaissons, le traitement peut être celui-là : agir normalement pour démontrer que le psychotique, lui aussi, peut agir normalement... Et, petit à petit, les habitants sortiraient de leur mutisme et se mettraient à agir. Une propagande par l'exemple... Ce n'est pas une révolution, bien au contraire, c'est une réconciliation : les habitants « feraient avec » tout l'appareil technique, bureaucratique, institutionnel existant mais, cette fois, celui-ci serait polarisé « démocratiquement » vers la réalisation d'une culture populaire, partagée, et non exclusivement vers celle des entrepreneurs trop puissants, des autorités administratives ou techniques. Mais le blocage des habitants s'avère habile... Car il faut aujourd'hui les trésors de compétence, de dialogues, de réflexions que des animateurs sociaux dépensent pour deviner et recharpenter les projets que cette culture populaire muette ou interdite souhaite et pour livrer à des concepteurs des images sociales dont, la plupart du temps, ils ne savent ou ne veulent rien faire. Le travail des sociologues est ainsi réduit à des observations « par le trou de la serrure » et à des rapports qui deviennent vite de l'archéologie documentaire. Parfois des comités de quartiers, des associations s'agitent et proposent des actions alternatives : mais je ne connais aucun endroit où un projet réel d'habitants ait jamais été suivi par le « pouvoir » en place. Les habitants possèdent, au mieux, un pouvoir négatif, de résistance, de blocage.



section
réflexion
ville

auteur(s)/situation
Lucien KROLL
architecte et urbaniste
(Bruxelles)

dossier projet
inter numéro 69
page

22 de 92

well with », while its only these contradictions of forms (ar

On pourrait espérer une sorte de recolonisation végétale lente comme celle qu'on observe dans les terrains vagues, neufs ou blessés : d'abord des plantes rudérales se dépêchent d'envahir tout l'espace possible, ensuite d'autres les envahissent et, à leur tour, se font envahir de plus en plus posément jusqu'à ce que se constitue apparemment un climax qui ne semble définitif que dans la mesure où aucune autre sollicitation ne motive d'autres mouvements. Belle image d'action urbaine, qui n'est pas une invention : voilà quelques millénaires que les villes croissent de cette façon. Ce n'est que lorsque le pouvoir militaire ou même civil s'est emparé de la créativité que les habitants se sont tus et que les militaires ont organisé le paysage à leur image. Un gaspillage.

Cette recolonisation est l'inverse de la « table rase » moderniste qui, lorsqu'elle remplace radicalement les anciens comportements paysagers par des pratiques artificielles et exactes mais soigneusement étrangères à tout atavisme d'habitant, promet un monde nouveau pour un homme recalculé... Elle est homéopathique de nature, elle fait lentement évoluer sans les mutiler les vertus populaires, culturelles, climatiques, spontanées, créatrices, culturelles, etc. Tout devient passage, mouvement, acquis successifs, mutations continues ; à l'inverse de ces prophéties de cataclysme technologique et de transfiguration en homme nouveau, il n'y en a que quelques-uns (et puis des désorientés ou des réfugiés dans les marges)... La mesure du temps des techniciens n'est pas celle de leurs consommateurs... Et c'est sans aucun doute une nécessité écologique qui devient aujourd'hui le sursaut à la fois de l'architecture et des divers designs : de nouveaux programmes, de nouveaux enthousiasmes, des risques inédits se proposent. Ils conduisent à une expression nouvelle, à un autre métier, à une voyance neuve : c'est bien ce qui se produit lentement.

